

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 2

Artikel: Frederi a eu du bonheur de connaître l'esperanto
Autor: Gédéon
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223723>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cllião raison... et l'a devenâ :

— Rondzâ ! Vu frêmâ que m'a de cein po mon pû que l'è adî à ègrevattâ. Ie couet, qu dit. Sebahia !

Adan va vè la serveinta de la tiura et lâi dit : — Méry, lo menistre m'a criâ que l'avâi ào-bliâ lo pot dâo batsî. Allâ vito lo lâi portâ.

Et l'a faliu corre. Adan, quand la Méry l'a età via, lo martsau l'a remouâ lo couviciello ào cassoton et... l'a trovâ son pû que, ma fâi, l'etài rein fyè, sein sè plionmé. Nè fâ ne ion. ne doû : l'eimpougne la volaille, la porte à sa fenna ein lâi deseint :

— Vaitcé po midzo ! On a lo menistre à dinâ. Pu s'è veillî po quand lo menistre l'arâi fini son batsî et lâi fâ :

Trop parler nuit ! Venez plutôt dîner avec nous !

A midzo, sè sant esppliâ. L'ant bin risu. Et l'è du cein qu'on a fé lo revî¹ :

*Trop gratter cuit
Trop parler nuit.*

Marc à Louis.

¹ coq ; ² baptême ; ³ proverbe.

Le professeur distraît. — Le docteur Néander, que les préoccupations scientifiques rendaient fort distraît, était souvent dérangé de son travail par les étudiants qui venaient le consulter ; aussi sa sœur, avec laquelle il vivait, s'avisa un jour, pendant qu'il était à l'Académie, d'acchercher à la porte un écriteau sur lequel on lisait : « Monsieur le docteur ne reçoit pas aujourd'hui ». Elle espérait ainsi ménager à son frère une journée exempte d'interruption ; mais lorsque celui-ci rentra, plongé dans ses réflexions habituelles, il lut machinalement l'affiche et redescendit l'escalier en murmurant :

« Puisqu'on ne reçoit pas aujourd'hui, je repasserai un autre jour ».

L'ARGENT DU DIABLE

S'ENSUIT le procès criminel et confession faite par Thimont Jaccouz de Sugniens, mandement de Domp martin, détenu ès prisons de nos Illustres Seigneurs de la Ville et Canton de Berne en leur chateau de Lausanne par commandement du magnifique et puissant Seigneur Bêat-Ludwig Michel, baillif dit dit Lausanne...

C'est par ces mots que débute l'exposé d'un de ces procès de sorcellerie qui ont fait tant de victimes aux XVI^e et XVII^e siècles, et qui restent entouré d'un grand mystère ; jusqu'à quel point les accusés étaient-ils réellement coupables ? Il est difficile de l'établir, car on sait que, pour obtenir les aveux qui conduisaient forcément à la peine capitale, on se servait de moyens si violents parfois que l'individu accusé de sorcellerie finissait par avouer ses crimes ou prétendus crimes. A ce moment-là on le brûlait, mais en attendant il en finissait avec la torture !... Le document que nous avons sous les yeux semble rapporter des faits précis ; il est authentique puisque la procédure émane d'Egrève François Matthey ainsy que Chastelain au dict mandement de Domp martin. Il est daté du 7 juillet 1624.

Vers 1604 à 1606, un frère de Thimont Jaccouz, nommé Anthoine mourait sans qu'on sache de quoi, mais sans qu'on s'en préoccupât autrement : chacun doit mourir et on peut mourir à tout âge !

En 1608, un autre frère, Jaques, subissait le même sort, puis au cours des années subséquentes différentes personnes de la localité quittaient ce monde, comme cela se fait en tout temps, depuis que le monde existe.

Mais voici qu'en cette année 1624, 15 bêtes périssent au Pasquier de Sugniens. Cette fois, cela devenait inquiétant. Des gens, passe encore, mais 15 bêtes à la fois, cela valait la peine qu'on réfléchisse, d'autant plus qu'une semaine plus tard un veau, puis un poulain tombaient à leur tour. On se mit donc à chercher et l'on trouva Thimont Jaccouz, l'auteur de ces maléfices. L'était-il réellement ? Eh ! bien, voici ce qu'il a dicté et confessé :

Premièrement qu'il y a lenviron de vingt quatre ans, en temps de Caresme estant au Lieu appelle au Chasney, s'apparut a Luy un grand homme vestu de noir, ayant les pieds comme

une vasche, lui disant s'il se voulait donné à luy ; mais Jaccouz hésitait ; et il lui demanda qui il était ; l'autre se déclaira estre le Diable et qu'il se nommoit Philippe.

Alors le dict détenu (Jaccouz) réclama Dieu et tout à l'heure le dict homme se disparut de luy. Ce ne fut pas pour longtemps ! Incontinent apres, le dict homme (Philippe) se rapparut à luy, le sollicitant toujours de se donner à Luy. Alors le dict détenu, a sa grande sollitation et par grand oubly, renonça à Dieu son créateur et prit le Diable pour son maistre ; auquel il fit hommage par un baisé en son fesson. Quand au diable, il scella la convention, en marquant le pauvre Jaccouz sur l'épaule droite ou la marque est apparence et bien esprovée au moment du procès. Une fois ces formalités un peu spéciales accomplies, le nouveau maistre, le Diable Philippe, donna à son serviteur, trois sols, l'ung desquels se trouvat bon et les autres deux se trouvant peu valloir de choses. A ce cadeau « princier », Philippe ajouta deux boettes de bois, l'une pleine de graisse... et l'autre de pufte (poudre) luy commandant d'en faire mourir gens et bestes, ce que le dict détenu promit de faire. Il fit assez immédiatement un premier essai, puisqu'il confesse avoir, environ le mesme temps, piqué avecq une espingle engraisée de dite graisse, une jument de poil noir appartenant à Louis Vauthey, laquelle peu de temps après mourrut. L'essai était concluant : la graisse de Philippe le Diable était efficace. Seulement, comme il avait reçu les trois sols, il ne pouvait déceimment pas se contenter d'une si modeste expérience : Il fallait pour ces trois sols faire mourir gens et bêtes.

Toutefois, il attendait quatre ans. Sa première tentative sur le genre humain ne fut pas aussi réussie que celle faite sur la jument noire ; il engraisa avec la dicte graisse l'estomac à Anthoine Jaccouz son père, mais au lieu de mourir immédiatement, le pauvre Anthoine languit deux ans ; Thimont en fut navré ; le voyant ainsy languir luy donnât a boyre un verre de vin dans lequel il avait mit de la dicte graisse. Anthoine après l'avoir bue, mourrut incontinent. Cela avait duré de 1604 à 1606.

Vint ensuite le tour de l'autre frère, Jaques, qui été mieux... enlevé, puis celui d'un enfant en 1612, celui de François Uldry de Sugniens en 1618 ; en 1621, il se contenta d'un cheval, en 1623, il jeta le sort sur son beau-frère Bernard Crosta et l'année suivante, il devient beaucoup plus actif — il toucha avecq la main engraisée de dicte graisse la femme d'honorable Thimont Dufour, laquelle des quelques temps après mourrut. Décidément cette graisse était excellente et conservait à merveille ses facultés, pendant 24 ans ! Les drogueries de l'époque étaient de tout premier ordre !

Jaccouz éprouva le désir d'essayer aussi la pufte. En cette même année 1624, il sema de pufte par le pasquier de Sugniens ; c'est alors qu'il mourut 15 bêtes, puis au moyen d'un bâton, il toucha un veau et un poulain. Ce fut apparemment le terme de ses opérations.

Il a confessé tous ces méfaits devant la noble cour présidée par le châtelain Matthey, lequel châtelain a demandé pour s'être le dict détenu de tant oublié que d'avoir Renoncé Dieu son Créateur, et pris le Diable du genre humain pour son maistre, ayant reccu... graisse et pufte pour faire mourir gens et bestes, ce qu'il aurait fait, et de plus avoir proféré paroles blasphematoires contre la Dêité. Iceluy n'rigueur de ses confessions devoir être remis entre les mains de l'exécuteur de la haulte justice, Lequel luy ayant lié bras et mains, et mis la corde au col, le doit conduire au lieu accoutumé supplicier semblables malfauteurs et délinquants ; Iceluy devoir avoir la langue percée plus l'ayant fait monter sur un eschaffaux de bois et attaché sur une échelle, ayant la fasce penche contre terre, l'allume aux quatre coings et le face consumer tant que son âme soit séparée de son corps et qu'iceluy soit réduit en cendres...

Et voilà !...

Ce vieux style est bien touffu ; la sentence

n'en est pas moins claire et catégorique ! Le pauvre Thimont Jaccouz a expié ses méfaits. Mais le lâche personnage qui a abusé de sa crédule, qui a attiré sa convoitise lui offrant ces trois pièces — l'argent était rare ; — ce vilain individu qui s'est déguisé en « Diable Philippe » pour l'impressionner et pour ne pas être reconnu, celui-là est resté impuni... il court encore.

Trois pièces..., trois sous... L'un étant bon et les deux autres valant peu de choses !...

Jaques Desbioles.

LE MALADE PARFAIT...

MONSIEUR Durand est souffrant, et le Dr Blaise Dupont vient le voir.

— Alors, c'est ami, qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?

— J'ai mal un peu partout...
Le médecin, après l'avoir ausculté :
— Fumez-vous ?
— Non, jamais !
— Buvez-vous de l'alcool ?
— Non.
— Etes-vous marié ?
— Non, heureusement !
— Vous ne jouez pas aux cartes, ni aux quilles ?
— Jamais !
— Spéculez-vous à la bourse ?
— Non, monsieur.
— Vous êtes, sans doute, un passionné du football ?
— Grave erreur, monsieur le docteur...
— Dans ce cas-là, ce n'est pas la peine que je vous soigne : vous êtes un parfait inutile !

Xem.

FREDERI A EU DU BONHEUR DE CONNAITRE L'ESPERANTO

OMMÉ Marc à Louis vous l'a z'eu dit sur le Conteur, le patois était par un temps la langue univèrselle. Mais depuis que le monde est devenu orgueilleux, les gens ont trouvé que ça marquait mal et on s'est mis à deviser toutes sortes de baragouins, qu'y en a que c'est bien le diable qui doit les avoir inventés. Avec tout ce commerce, il suffit des fois qu'on passe une borne qu'il n'y a plus moyen de rien comprendre à rien. Les gens qui vous disent « Bonjour » ont l'air de vous crier des noms, et si vous commandez un demi à l'auberge, ils vous servent de l'eau de jus.

Vous vous pensez si c'est commode pour ceux qui vont sur les foires. Comment faut-il qu'on marchande un cheval, ou seulement un pair de socques dans ces jargons de la metzance ? Et quand ils font ces grands tirs à prix qu'on y va des bons quatre coins de la boule, vous voyez ça s'il faut engueuler un cibarre ou bien passer à la cantine pour commander quartette.

Tant y a qu'entre quelques-uns ils se sont concertés pour tâcher moyen d'arranger les affaires. Y avait Lévi de Morges, la Piccoline — vous savez, le marchand de poules, — un du Yorkshire qui faisait donc dans les anglais, un autre de par les Espagnes, rapport à ces mulets qu'on leur z'a z'achetés, et encore des autres qu'on ne saurait pas seulement dire d'où ils venaient. Ils se sont entendus pour confectionner une langue que les gouvernements devaient la faire apprendre par tous les enfants des écoles, et qu'on devait la parler sur toutes les foires et dans toutes les abbayes. Lévi voulait qu'on lui dise le Volapuk, du nom d'un cheval qu'il avait. Mais ensuite, je ne sais pas pourquoi, ils lui ont dit l'Ido ou bien l'Espéranto.

Ma fi, y en a bien quelques-uns qui ont essayé de l'apprendre. On m'a même eu dit qu'ils s'étaient aussi bien fait enrosser dans cette langue que dans une autre, n'importe quelle.

Un certain Frédéric de Colombier sur Morges était un tout zélé pour cet Espéranto. Il s'en croyait un peu d'avoir eu quelque induction et des fois, à la pinte, on s'amusait à le mettre sur le chapitre. Il vous aurait fallu l'entendre quand il disait :

— Langue de l'avenir !... suppression des frontières... libre échange d'idées !

Enfin, il était tout parti, et quand il a eu sa queue des compagnons comme lui avaient idée de faire une de ces abbayes qu'on leur dit des Congrès, il s'est tout de suite pensé :

— N'y a pas de nani : j'y vais !

Bel et bien qu'il y est allé ! Et que c'était d'extra loin, d'extra cher, mais rien n'y a fait, ni sa femme, qu'elle a bien dû finir par lui préparer son bissac, avec un saucisson cuit dans la miché quand ils ont fait au four.

Je ne veux pas vous dire tous ces endroits par où il a fallu qu'il passe. C'est tout de ces noms extraordinaires qu'il faut que le bon Dieu ait oublié de donner la raison à ceux qui les ont faits. Mon pauvre Frédéric s'en est bien vu des grises. Du diable si son Espéranto lui a servi de quelque chose pour naviguer par les gares et pour demander la couchée. Pourtant il a quand même fini par arriver, et c'était bien plaisant de se trouver entre gaillards qui parlaient tous cette nouvelle langue. Il faut bien dire qu'ils ne se comprenaient pas seulement, rapport que l'accent n'était pas le même, mais ils faisaient tous bon semblant.

Quand même, Frédéric a trouvé un corps d'homme avec qui il pouvait à peu près s'entendre, et il s'est mis d'à côté de lui au banquet. Bien sûr qu'ils ne se sont pas fait des longues théories : vous comprenez qu'il fallait qu'ils cherchent leurs mots. Mais ils se disaient comme ça :

— Vous seriez bien honnête de me passer un bout de pain.

— Donnez-me-voir encore une tranche de ce rôti : il est rude bon !

Et que ça jouait tous les coups ! Mon Frédéric se trouvait à la croix du ciel, et quand ils ont apporté le café à l'eau, il s'est lancé à dire, mais toujours en espéranto :

— C'est quand même bien remarquable de pouvoir causer comme ça quand on vient... quoi, peut-être juste des antipodes. (Il avait appris ce mot sur des réclames.)

— Pensez-voir si c'est beau, que l'autre a répondu. Et, sans vous commander, d'où pouvez-vous bien être ?

— Je suis de Colombier sur Morges, au canton de Vaud.

— Taisez-vous ! Moi qui vient de Tolochenaz !

Tout le reste du temps, ils ont devisé en patois.

Gédéon des Amburnex.



3

LA MÈRE

Roman inédit.

CHAPITRE II.

Pierre Dubois était arrivé à la Villa Cyclamen sans avertir par une nouvelle dépêche et sans même se faire annoncer.

— Portes grandes ouvertes, on entre comme chez soi, avait-il dit, sur le seuil du salon, où sa venue produisait une surprise presque pénible.

L'apparition subite de cet étranger, d'allure cassante, dont on ne parlait guère dans ce petit monde tranquille où il n'était peut-être pas très sympathique, effarouchait un peu les uns et les autres. Paul s'avança balbutiant : « Mon père », mais sans le cri joyeux que provoque la rencontre inattendue d'un ami depuis longtemps absent.

— Enchanté de vous retrouver tous, disait le banquier. Et toi, fillette, bientôt ma vraie fille, bonne santé, j'espère ?

Il posait ses larges mains sur les épaules de Jeanne et la regardait, les yeux dans les yeux, en homme accoutumé à jauger la valeur morale et physique des individus qui pénétraient dans sa vie. Et c'était un spectacle intéressant que ces trois personnages si différents : Jeanne, Pierre Dubois et son fils — celui-ci un peu effacé — réunis pendant deux ou trois minutes dans une même pensée d'examen mutuel et d'attente. Pierre Dubois, très grand, très droit, nerveux, le

visage irrégulier, la moustache brune dissimulant à peine la mâchoire autoritaire, les méplats des joues fortement accusés, le nez puissant, dominateur, les yeux presque noirs, au regard incisif, toujours en quête, toujours en éveil — des yeux de détective plus que de financier, — le front large ; en somme une belle tête d'homme énergique, portée haut sur des épaules carrées, une attitude de lutteur, toujours prêt au combat. Toutefois, en cet instant, l'apparence agressive de Pierre Dubois disparaissait sous un sourire très bon, très accueillant, mais ne décelant ni faiblesse, ni sensiblerie.

Jeanne soutenait froidement le regard du banquier. Sans timidité comme sans bravarde, elle supportait l'examen, répondant à l'interrogation muette par une préoccupation semblable. Que serait-il pour elle, ce beau-père si peu connu ? Un ami ? Un indifférent ? Un maître ? Apportait-il la joie ou les larmes ? Mystère. Quant à l'impression produite par son propre visage, elle ne s'en souciait guère, n'étant pas jolie, jolie. Mais, ses grands yeux d'un bleu foncé, sa chevelure blonde très abondante, sa bouche, qui souriait souvent avec une infinie tendresse et laissait voir des dents parfaites, formaient un ensemble agréable à voir que distinguait encore l'énergie affirmée d'un menton bien dessiné et l'intelligence d'un front large. L'allure souple et robuste avantagée par la simplicité du costume et la liberté des mouvements, donnait à cette grande jeune fille, une silhouette harmonieuse. Et tout cela d'une belle santé, quelque peu rustique : l'atavisme des grands-parents, agriculteurs broyards, pesait de sa propre influence sur l'enfant unique du professeur, dont elle avait hérité les qualités cérébrales. Intelligence et force physique normalement équilibrées.

Quel contraste avec Paul. Combien plus aristocratique et plus raffiné, ce grand garçon — qui n'avait de son père que la haute taille et la voix de basse, mais très adoucie. Toute l'élégance, mièvre et jolie, d'une Parisienne nerveuse s'était incarnée en lui. Ses longs cheveux noirs et bouclés rejetés en arrière avec une coquetterie un peu féminine — héréditaire sans doute ; — les yeux noirs aux cils très fournis, des yeux de femme rêveuse, dont les regards, s'ils n'étaient sollicités par quelque objet précis, se perdaient aussitôt dans le lointain des visions chimériques ; et les mains fluettes, allongées, pâles, légères, toujours agitées, toujours inquiètes. N'était-ce pas aussi les caractéristiques d'une femme indécise sans volonté, curieuse d'illusions décevantes ou de trésors inexistantes.

Pierre Dubois parut satisfait de son examen.

— Excellent visage, dans tous les cas, fit-il. L'air est bon à Parly. Et toi, garçon, ça marche ? Oui ! Tant mieux, tant mieux.

Ce furent là toutes les tendresses à son fils. Il prit une chaise.

— Vous permettez. Ah ! fort content d'être arrivé. Vous ne m'attendiez pas. J'avais dit : dans trois mois... Et il y a de cela trois semaines. Entre temps, une lettre m'appela à Lausanne. J'ai pris le paquebot et me voici. Laissez Jean, mon domestique se débrouiller avec les bagages et je suis monté en ville chez toi, Paul. Personne. Alors, sans même changer de costume, pris un fiacre et je suis venu vous serrer la main pendant que Jean m'installe à Beau-Rivage.

Madame Berger se récria.

— Comment ? Beau-Rivage ? Mais, pas du tout. Nous vous logeons ; nous vous gardons. Votre appartement est prêt quand on voudra.

— Assurément, insista Jeanne.

— Merci... bien aimable. Mais, j'aime mieux vous dire : je déteste gêner et...

— Et vous détestez être gêné, compléta Jeanne. C'est entendu. Vous serez absolument chez vous ; agissant à votre guise, libre comme l'air... Pierre Dubois hésitait encore.

— Vraiment ? Je ne dérange pas ?...

— Aucunement.

— Eh bien, j'accepte et je tâcherai à passer inaperçu.

D'un joli geste, Jeanne prit le nécessaire du

banquier. Madame Berger avait sonné la servante, qui entra.

— Anna, dit Jeanne, nous allons donner un coup d'œil à l'appartement de monsieur...

Paul voulut suivre.

— Et moi, fit-il je...

Mais Jeanne, malicieuse, interrompit d'un signe la phrase et le mouvement :

— Et toi, monsieur mon fiancé, dit-elle avec une révérence gentiment ironique, tu auras l'obligeance de téléphoner à Jean... Jean qui ?... Monsieur Dubois.

— Mon valet de chambre ?

— Oui, monsieur.

— Jean Loiseau.

— Donc, Paul, reprit Jeanne, à M. Jean Loiseau.

— J'ai entendu, gronda le fiancé avec une moue d'enfant.

— Assurément, mon ami... Je n'en doute pas, et tu le prieras de charger les bagages de son maître sur un véhicule quelconque et de les amener ici, Villa Cyclamen.

— Ça, c'est un joli truc, bien féminin, pour m'envoyer à Rome quand mademoiselle va à Berlin.

Jeanne sourit, un peu railleuse, mais toujours bonne.

— Monsieur mon fiancé, votre très humble servante...

— Oui, oui, c'est bon ! Tu la connais...

Et, tandis que les jeunes gens sortaient, Pierre Dubois, le bras appuyé au dossier de sa chaise, les yeux mi-clos pour voiler peut-être l'acuité du regard, étudiait, en spectateur curieux, cette petite scène de badinage.

— Quels enfants ! fit-il, lorsque la porte fut refermée.

(A suivre).

Prosper Meunier.

Le Traducteur, journal allemand-français pour l'étude comparée des deux langues.

Voilà une publication modeste très recommandable aux jeunes gens qui veulent faire une étude à la fois utile et attrayante des langues allemande ou française. Ils y trouveront, traduits dans l'un ou l'autre idiome, sous une forme aussi irréprochable qu'on peut le désirer et en regard du texte original, des dialogues, des lettres commerciales et des morceaux de lecture dans les genres les plus divers, mais toujours choisis de façon à être lus de tous. C'est un excellent moyen d'enrichir le vocabulaire, de s'approprier par la pratique les expressions diverses et de s'habituer à la structure propre à chacune des deux langues.

Numéros spécimens gratuits sur demande par le bureau du Traducteur, à La Chaux-de-Fonds (Suisse).

Au Bourg, du 9 au 15 janvier, un grand film sonore et chantant tourné avec le concours du chœur des Cosaques du Don: *Sous l'Outrage*.

Ce film russe a eu une excellente critique, en France et sera accueilli par le public lausannois de la même manière.

Voici quelques commentaires de presse :

« Le mérite de « Sous l'Outrage » est d'être unanimement considéré comme un film commercial ». — Cinématographie Française.

« La mise en scène nous donne des coins pittoresques ; les scènes du début, le bal des fiançailles, sont bien réglés. Le Chœur des Cosaques, la danse, les chants des bohémiens sont bien. » — La Griffes Cinématographique.

Au programme, les actualités Fox-Morietone, ainsi qu'un excellent dessin animé. Matinées à 15 h., soirées à 20 h. 30.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne